

Annabelle Roussel

Nouvelles pour ceux qui n'aiment pas lire

Invitation à mes récréolibres



Remerciements

Un grand merci à tous ceux qui ont pris part à la publication de ces nouvelles.

Merci à ma famille, à tous les lecteurs qui ont accepté de lire mon manuscrit avec un œil critique ; mais aussi à mes maîtres.

Je vous remercie pour votre contribution, pour ce que vous m'avez transmis mais aussi pour la foi que vous avez mis en moi.

Mort à profit

J'ai huit ans, je suis né au Ghana. Ma famille est très pauvre. Un jour, papa a rencontré Julien dans la rue. Je les ai entendus parler de moi. Il lui proposait de m'offrir une vie meilleure, un travail, un toit, un avenir. Mon père me regardait. Julien lui a tendu une enveloppe. Papa l'a ouverte sans répondre. J'avais un peu peur de Julien, mais j'avais encore plus faim.

– Papa, j'ai faim, donne-moi à manger, s'il te plaît ! répétais-je en boucle, en tirant sur son habit pour le faire réagir.

Julien a ri, puis il nous a invités à partager son repas. Papa tenait l'enveloppe du bout des doigts, sans bouger.

– S'il te plaît papa, dis oui, dis oui ! ai-je insisté.

C'est ainsi que mon enfance prit fin.

Je m'appelle Edmond, j'avais une famille, j'avais

un village, mais à présent je suis dans un fourgon en compagnie d'une dizaine d'autres enfants. Papa m'a dit de suivre Julien, de lui obéir et de ne pas l'oublier. Avant de nous laisser, il a passé tendrement sa main sur ma tête et il est parti.

Que s'est-il passé ensuite ?

Nous avons roulé toute la nuit, ballottés les uns contre les autres, sans connaître notre destination. La chaleur était épouvantable. Je n'ai pas pu fermer l'œil. À l'aube, nous nous sommes arrêtés. Je suis descendu plus mort que vif. Un homme nous attendait. C'était un planteur de cacao. Il s'appelait Ezéchiél. Julien m'a tiré par le bras en me disant qu'à partir de maintenant ce serait lui mon maître. Il m'avait trouvé un travail, un toit, un avenir, comme il l'avait promis à mon père. Ezéchiél paya Julien en cacao.

À partir de cet instant, moi, Edmond, je suis esclave.

Sur la plantation, il faut travailler, encore et encore. Je dois ramasser les cabosses qui sont au sol. Je les mets dans un grand panier. Quand il est plein, je le porte aux écosseurs. Eux, avec leurs machettes, ils les fendent pour en extraire les fèves. J'ai le dos tordu de douleurs. Mes jambes me portent avec peine. Le soir, il faut encore participer au séchage sans se blesser les pieds. Après le dîner, je dois trier les fèves séchées. Je n'ai pas le droit d'aller dormir tant qu'il reste assez de clarté pour le labeur. Je n'ai plus de joie, je n'ai plus de jeu, plus d'espoir ni de force. Je ne peux pas manger tant